



BULLETIN
D' HISTOIRE
ET DE
SOCIOLOGIE
DU XX^o SIECLE

MARS 72

n° 26

1f.

programme pour un gouvernement d'union populaire...manifeste: des derivatifs opportunistes !

texte antonin-ménard

Le texte qui suit a été écrit rapidement ce qui explique sa forme, mais plutôt que d'en retarder constamment la sortie, faute de temps, il nous a semblé nécessaire de le sortir tel quel.

Son seul but : engager un débat trop longtemps esquivé et dont l'urgence se fait ressentir chaque jour plus. Il pose les problèmes et ne va guère plus loin, l'élaboration d'une stratégie transitoire ne pouvant être ébauchée que collectivement par l'ensemble de l'organisation que par un véritable débat et une centralisation effective des expériences menées par toute l'organisation.

Ce vaste débat ne peut plus être reporté à plus tard, l'histoire ne nous en laisse plus le loisir, chaque mois de perdu ne peut rester sans conséquence.

Chaque mois qui passe pose de façon encore plus aiguë le problème de la crise de direction du mouvement ouvrier. Aucun subterfuge ne nous permettra d'échapper à nos tâches mais au contraire rendra toujours plus difficile, plus aigu ce problème. Il est temps, grand temps, d'aborder les problèmes de face, à savoir :

- l'implantation dans les masses.
- la construction du parti et l'élaboration d'une stratégie transitoire.

I.- Un rapport de forces favorable à la classe ouvrière ou bien à la bourgeoisie ?

Dans un même numéro de l'Huma :

- « Vers un million de programmes commandés » : la classe ouvrière est-elle en pleine offensive ?
- « Rien ne va plus », « C'est le raidissement général » : la classe ouvrière passe-t-elle sur la défensive ?

Quel casse-tête pour un militant qui en resterait à la logique réformiste et stalinienne, quelle apparente contradiction. Il y a seulement quelques mois le « camarade » Marchais était morose

et dans l'ombre tandis que le camarade Séguy apparaissait à la une des journaux comme le leader de la gauche. Aujourd'hui la situation est toute autre et il n'a fallu que les déclarations de Mitterrand pendant les vacances, que des scandales immobiliers éclatent au grand jour, pour que certains en concluent à un « retournement » de la situation. Aucune lutte triomphante du prolétariat, aucun succès de masse et pourtant de la gauche à l'extrême gauche chacun proclame posé le problème du pouvoir (? ? !!).

Actuellement le « camarade » Marchais parade tandis que Séguy est à son tour condamné à rester dans l'ombre. Nulle petite phrase menaçante mais la situation ne doit tout de même pas être réjouissante pour qu'enfin un petit article alarmiste soit publié en première page de l'Huma.

Alors où est donc la vérité ?

Ce sont bien plus les propos du camarade Séguy qui expriment l'actuel rapport de forces entre les classes. En effet, comment donc pourrait-on parler de rapport de forces entre le prolétariat et la bourgeoisie favorable au premier, lorsque sur les lieux mêmes de l'exploitation capitaliste, au cœur même du système : dans les usines, la classe ouvrière se heurte à l'intransigeance et à la répression patronales. Comment diable, une classe ouvrière, actuellement dans l'impasse, conduite à l'immobilisme et ne possédant plus l'initiative pourrait-elle prétendre au pouvoir ?

II.- Les élections : une occasion d'accroître notre propagande et non un terrain de lutte de classes susceptible de modifier le rapport de forces en faveur du prolétariat.

Serait-ce par l'intermédiaire de la presse, de la radio, à coup de programme et non par les luttes que le rapport de forces se créerait désormais : est-ce une nouvelle conception de la lutte des classes ?

Le spectacle qui s'offre à nos yeux est assez surprenant, avec la complicité de fait des staliniens et autres réformistes, la bourgeoisie est en passe de réussir à imposer au mouvement ouvrier un repli (au niveau des entreprises comme au niveau national) sur les terrains bourgeois que sont la politique contractuelle et l'électoratisme et ce qui est le plus extraordinaire c'est de la gauche à l'extrême gauche, chacun, loin de tirer les conclusions d'une faillite des directions ouvrières, d'une absence d'orientation crédible, alternative ou traditionnelle, c'est à celui qui proclamera le plus haut que la question du pouvoir est posée et chacun d'investir avec triomphalisme ce « terrain de lutte de classes » que serait devenu la préparation des élections.

On nous dira que ce n'est pas de cela dont il est question et que ce sont les deux « luttes » qu'il faut mener de front : la propagande pour le pouvoir lors de la longue campagne électorale et d'autre part la lutte au niveau des usines.

Mais voilà, il ne s'agit pas de dire que ce sont deux axes à développer de front et avec la même vigueur : un programme de transition n'est pas et ne sera jamais un habile dosage entre les luttes ouvrières et la propagande électorale, aussi à gauche soit elle.

Seules les luttes au niveau des usines sont des éléments d'une stratégie de classe et revêtent un caractère ouvrier, les secondes ne sont et ne restent que des occasions d'accroître la propagande et guère plus. Notre intervention propagandiste ne doit être menée qu'en fonction du niveau de conscience de la classe ouvrière autrement cela ne reste qu'une propagande d'intellectuels et abstraite.

Dans notre propagande, un pas devant les masses, camarades, et guère plus !

Mener une propagande abstraite au détriment des luttes ou même mener une propagande qui ne parte pas des réalités, même si elle est censée ne pas se faire au détriment de l'action ne conduisent en fait l'une comme l'autre qu'à tomber sur le terrain de la classe bourgeoise.

C'est bien à cela que l'on assiste actuellement.

Rarement au cours de ces dernières années, la division entre programme minimum et maximum n'aura revêtu un aspect aussi caricatural et dramatique pour le mouvement ouvrier.

Quelle confusion entre l'analyse de la période, qui nous offre d'innombrables espoirs du fait de la crise du système capitaliste) et l'analyse de la situation actuelle et conjoncturelle.

Camarades, si la période nous ouvre de grandes espérances, il ne s'agit pas de prendre nos désirs pour des réalités !

III — La campagne menée par le PCF — une campagne intervenant avec force et modelant le débat politique mais ne modifiant pas le rapport de forces en faveur de la classe ouvrière.

Aussi implantés qu'ils soient, aussi puissants que soient encore les staliniens, ils ne peuvent modifier artificiellement par une prodigieuse campagne publicitaire, le rapport de forces entre les classes.

Ce qu'ils font et peuvent faire, c'est bien de créer des illusions parmi une couche importante de la classe ouvrière, mais attention au reveil, il sera douloureux. Tous les dérivatifs opportunistes n'ont qu'une durée limitée.

Il ne suffit pas que nos camarades du PCF proclament que le problème du pouvoir est posé pour que celui-ci le soit vraiment, il ne suffit pas de mettre en route le puissant rouleau compresseur qu'est le parti pour politiser la classe ouvrière.

Ce n'est pas parce qu'ils feront redescendre cette propagande dans les entreprises, dans les ateliers que le rapport de forces nécessaire au changement de pouvoir en faveur de la classe ouvrière s'en trouvera amélioré.

Un tel raisonnement se situe aux antipodes du marxisme, la réalité est toute autre : le PCF ne politise pas la classe, il en transforme tout au plus une faible partie en bataillon publicitaire et sa pratique démoralise les masses.

Quand on assiste à cette formidable entreprise, comment ne pas penser à la réorganisation et transformation de l'Huma-Dimanche, pour laquelle les raisons réelles et politiques de la baisse de la vente n'ont jamais été posées. Face à une baisse

permanente des ventes, ces messieurs les bureaucrates n'ont agi guère différemment que la bourgeoisie et ont fait appel à un organisme capitaliste de réorganisation composé de sociologues, de psychologues, de publicistes, de dessinateurs... Le résultat, eh bien, chacun le connaît.

Tout cela révèle une vision des plus bureaucratiques de ce qu'est la classe ouvrière et que cela plaise ou non, ce n'est pas de cette façon que l'on peut faire progresser le niveau de conscience des travailleurs.

Pourquoi suivrons-nous le PCF dans cette voie, à ce petit jeu d'ailleurs, la Ligue part battue d'avance !

IV — La préparation des élections de 73 : une période favorable au développement des idées réformistes sur la prise du « pouvoir » par les élections.

La classe ouvrière ne progresse que dans et par l'action et ce n'est qu'au cours de celle-ci qu'elle prend conscience du pouvoir des patrons et après de nombreuses luttes terminées par des victoires et des défaites, elle prend alors conscience de sa force, de la nécessité de la prise du pouvoir et de la destruction de l'Etat bourgeois.

La meilleure preuve étant que nous avons actuellement énormément de mal à avancer un mot d'ordre de gouvernement qui soit susceptible d'être compris par les masses. Comme l'humanité ne se pose comme problèmes que ceux qu'elle peut résoudre, il faut bien en conclure... eh bien oui : le problème du pouvoir n'est pas posé !

C'est aussi pour cela, dans l'état actuel du niveau de conscience de la classe ouvrière, que les débats entre prise du pouvoir par la violence ou par la légalité bourgeoise restent des débats académiques. Pour la masse des travailleurs cela ne se situe guère plus haut qu'au niveau des bavardages et des querelles dont ils ne saisissent pas le sens.

A moins de prendre nos sources dans le spontanéisme qui ignore ce qu'est le mouvement de masse, nous devons nous rendre à l'évidence : la meilleure des propagandes ne saurait suffire, elle ne fait que masquer provisoirement les véritables problèmes.

Nous l'avons dit et le répétons, c'est une banalité ou tout au moins cela devrait l'être pour nous : c'est au travers de l'action que la classe prend conscience de sa force, construit son unité, balaye nombre d'illusions bourgeoises et s'impose à la petite bourgeoisie comme seule direction possible de la société socialiste.

En l'absence de celle-ci, en période calme ce sont les intérêts à court terme et réformistes vers lesquels se tournent les travailleurs, il en est pour la prise du pouvoir la même chose que pour les revendications immédiates et dans une période de calme c'est bien la prise du « pouvoir » par les élections qui apparaît comme le plus plausible aux travailleurs et à part une infime minorité, la masse des travailleurs est à cent lieux de la compréhension de la prise du pouvoir par les armes.

Il est faux de croire que la situation actuelle soit pour nous une occasion en or pour avancer nos conceptions de la prise du pouvoir par la violence et la destruction de l'Etat bourgeois, au contraire nous pouvons parler, présenter un manifeste aussi cohérent soit-il, cela restera utopique et abstrait pour les masses ouvrières.

Au niveau des masses notre stratégie ne sera pas jugée en premier lieu sur la forme de la prise du pouvoir violente ou non mais bien sur les perspectives à court et à moyen terme que nous pouvons avancer. Perspectives qui bien que devant être crédibles aux yeux des travailleurs, doivent être orientées vers le but qu'est la prise du pouvoir, c'est cela une stratégie de transition et non une juxtaposition du programme minimum et maximum, même si le premier comporte des revendications maximalistes et le second des éléments révolutionnaires. Un exemple plus concret : que veut donc dire la condamnation des contrats de progrès, si l'on n'est pas à même d'engager la lutte pour les balayer. La question n'est pas de savoir si tel ou tel contrat est mauvais, ou même s'ils le sont tous, mais bien quelle stratégie, quelle orientation y conduisent. En l'absence de luttes lorsque le contrat tombe, il est trop tard et la CGT avait beau,

lors du premier contrat, faire voter non, cela n'a rien changé et bien qu'une majorité de travailleurs se soit exprimée contre, cela ne révélait nullement un niveau de conscience de classe accru, chacun sait ce qu'il en a été pour la suite malgré un referendum contre, c'était le début de la mise en route par le patronat d'une habile politique de canalisation de la classe ouvrière. Discourir sur la nature même des contrats masque la stratégie qui y a conduit et c'est elle qui est en cause.

La CGT, comme les autres syndicats, par son refus d'engager la lutte, par son incapacité à offrir des perspectives, a avalisé la politique contractuelle. Elle peut ensuite condamner tel ou tel contrat, c'est du vent !

Après quelques maladresses, le pouvoir l'a bien compris, il n'a plus eu besoin de cette clause anti-grève qui était dans le contrat EDF, une capitulation par les actes lui était autrement plus utile que des déclarations compromettantes pour des syndicats que le pouvoir voudrait « fort ».

V. — Le problème du pouvoir n'est pas posé, seul celui du changement de gouvernement dans le cadre du capitalisme peut l'être.

La bourgeoisie a compris qu'elle n'avait ni les moyens de se heurter de front à la classe ouvrière, ni les moyens d'intégrer officiellement et structurellement les organisations syndicales, aussi s'est-elle ingéninée à frapper tout ce qui tendait à aller au-delà de ce qu'elle voulait et pouvait supporter. Par contre elle a toujours laissé une porte de sortie et a canalisé le mouvement ouvrier sur un terrain qui n'est plus celui du prolétariat.

Les luttes de fraction, au sein de la bourgeoisie, traduisent plus cette instabilité et dégradation économique des impérialismes qu'un rapport de forces favorable à la classe ouvrière française.

Que cette politique et ces succès indéniables soient temporaires du fait de l'instabilité économique du capitalisme et aussi à cause du développement des luttes, nul ne le contestera mais toujours est-il que les résultats sont là :

- contrats de progrès pour les usines.
- terrain électoral au niveau national.

Cette réussite lui permet de se renforcer économiquement et est à l'origine de l'intransigeance patronale actuelle face aux revendications d'une classe ouvrière chloroformée et cela lorsque la situation exige plus que jamais de passer à l'offensive. L'attitude adoptée par une fraction de la bourgeoisie exprime l'impasse dans laquelle se trouve actuellement le mouvement ouvrier.

Comment dans une telle situation, une classe ouvrière sans direction, c'est-à-dire sans stratégie, divisée entre plusieurs organisations syndicales et n'ayant pas fait l'expérience de sa propre force dans les usines, pourrait-elle se poser en candidate au pouvoir ?

Il faut se rendre à l'évidence, elle n'est pas encore candidate au pouvoir ! Si dans les rangs de la classe ouvrière, les illusions peuvent retrouver quelque vigueur, cela n'exprime nullement une prise de conscience de la nécessité de s'attaquer au pouvoir mais est bien plus provoqué par une désorientation de ces travailleurs qui ne savent où aller et que faire. Ils ne posent pas le problème du pouvoir mais celui d'un changement de gouvernement dans le cadre du système.

VI. — La crise de direction du prolétariat avec le développement des contradictions du capitalisme : une crise qui prend une tournure de plus en plus aiguë.

Le PCF, lui, s'engage chaque jour plus, dans une politique de trahison des intérêts de la classe ouvrière. Il contribue par sa politique à faire perdre toute hégémonie au prolétariat, qui est rejeté sur le terrain bourgeois, comme une classe parmi d'autres, numériquement importante mais guère plus. Ce ne sont pas les déclarations des staliniens qui proclament que la classe ouvrière sera à la tête de ce bloc du « peuple tout entier » qui y changent quoi que ce soit.

Ce ne sont pas des concessions de classe que le prolétariat doit

faire pour être hégémonique mais bien répondre aux problèmes des classes moyennes. Pour cela, il ne lui faut pas faire de la démagogie, mais bien aborder de face l'ensemble des problèmes et ce sur des positions de classe.

Or, c'est une toute autre politique que le PCF suit, celle de la démagogie, au détriment de la classe ouvrière, dans une telle situation celle-ci ne peut acquérir la direction et comme aucune couche du bloc (hétérogène) non plus il en résulte un développement du rapport de forces en faveur de la bourgeoisie, et si les contradictions se développent le fascisme pourrait bien en être l'héritier.

Unité de la gauche et gouvernement populaire : facteur de mobilisation ? Curieux pari que celui que font ceux qui espèrent dans la venue au pouvoir d'un gouvernement d'« Union Populaire », un hypothétique développement des luttes. En attendant, ils contribuent à l'affaiblissement de la classe ouvrière et même en admettant la venue du gouvernement des socialistes et des communistes, ceux-ci n'auraient pas réellement le pouvoir et il n'est pas bien difficile d'imaginer la suite des événements, face aux ripostes de la bourgeoisie, que pourrait faire une classe ouvrière affaiblie par des mois d'inaction et ne possédant pas une direction révolutionnaire ? L'échec serait cuisant et rejetterait la classe ouvrière en arrière.

Impasse aussi du fait de l'incapacité de l'extrême gauche à offrir des perspectives crédibles. Il ne faut nullement adopter une attitude triomphaliste et se rendre à l'évidence. Le mouvement révolutionnaire n'a pas su apporter depuis Mai 68 un minimum de perspectives. Il s'est trop souvent satisfait à occuper des terrains périphériques délaissés par les staliniens et a d'autre part vécu en « parasite » sur les luttes déclenchées spontanément par la classe ouvrière, sans pour autant être capable de donner un second souffle à ces luttes.

Cette tactique qui nous a permis d'apparaître sur le champ politique n'est désormais plus suffisante et nous devons opérer un tournant dans notre intervention. Les luttes qui se sont déroulées depuis Mai 68 ont fourni la preuve que les masses ne pouvaient se donner spontanément, sur une large échelle, des structures de lutte et les actions menées, pourtant souvent très dures et dénotant une grande combativité, n'ont débouché que très partiellement et se sont brisées sur l'intransigeance patronale.

Les syndicats n'ont pour leur part, pas plus répondu aux attentes des travailleurs et si Mai 68 avait fourni la preuve de la faillite du réformisme, preuves qui ont été vite oubliées, parce que les luttes qui ont suivi n'ont fait que masquer temporairement cette crise d'orientation, celle-ci éclate de nouveau au grand jour et aucune force n'est encore à même de donner une perspective de construction d'une stratégie de transition et d'apparaître en direction révolutionnaire aux yeux de la classe ouvrière.

C'est cela qui explique que ces luttes s'essouffent, entraînant d'une part une crise de l'extrême gauche, qui a frappé de plein fouet les maoïstes, et ne manquera pas de toucher les autres organisations, d'autre part cet essoufflement est à l'origine du redéveloppement des illusions bourgeoises sur la prise du pouvoir par les urnes.

Pour le PCF, qui se refuse à faire l'analyse de la faillite de sa politique (et pour cause), la solution est simple : le patronat est devenu arrogant et provocateur, il n'y a donc plus de possibilité d'obtenir satisfaction aux revendications par la lutte dans les usines, en conclusion, il ne lui reste plus qu'à porter le problème au niveau du changement de gouvernement par les élections. La logique électoraliste est implacable et dès qu'on y met le doigt... Admirable démonstration, mystification qui heureusement ne peut être que temporaire, tiendra-t-elle jusqu'en 73 ? C'est une autre question !

Cette crise de perspective qui existait, il y a à peine un an au sein du PCF a été camouflée temporairement et ne manquera pas d'être transférée et de se répercuter au sein de la CGT, ce qui est encore plus grave, mais il serait étonnant qu'une telle politique puisse tenir jusqu'aux élections législatives, de nombreux indices confirment qu'il n'en sera rien. Du côté des révolutionnaires la situation n'est guère plus brillante et des tendances à suivre le

PCF sur le même terrain ne sont pas moins inquiétantes.

VII. — Une situation favorable aux révolutionnaires s'ils répondent à l'attente des travailleurs sur le terrain des luttes ouvrières.

La grande combativité des travailleurs ne peut plus se traduire par un développement des grèves spontanées, la classe ouvrière a fait l'expérience d'une impasse et attend une avant-garde capable de lui offrir des perspectives.

Les mots d'ordre de généralisation des luttes sont inadaptés à la situation actuelle et exigent l'existence d'une direction capable d'offrir des solutions cohérentes et apte à assumer une telle généralisation, ce dont la classe a conscience qu'elle n'existe pas, ce qui explique qu'elle ne soit pas prête à aller au casse pipe et à s'aventurer dans une telle orientation.

Il ne sert à rien de philosopher sur reflux ou combativité du prolétariat. De tels débats ne peuvent tout juste servir qu'à alimenter les salons parisiens de l'extrême gauche. Il existe un potentiel de combativité important, mais celui-ci ne s'exprimera que si une avant-garde est à même de le féconder, sinon celui-ci continuera à prendre la forme de luttes dures désespérées, séquestrations, sabotages, actions catégorielles, grève de la faim... type d'action dont le nombre ne cessera de décroître laissant sa place à la lassitude et au découragement.

Face aux stalinien qui s'enferment de plus en plus dans leurs contradictions, les mouvements d'extrême gauche ne sont pas à même d'opposer une alternative qui soit concrète et assimilable au niveau des masses. La dénonciation verbale de la trahison stalinienne, la lutte idéologique et purement propagandiste est d'une inefficacité totale. Le stalinisme ne se combattra pas par propagande contre propagande, socialisme contre démocratie avancée, mais bien propositions révolutionnaires **concrètes** contre trahison.

S'ils veulent acquérir la confiance des masses, les militants d'extrême gauche doivent aller au-delà d'une dénonciation du stalinisme, celle-ci ne saurait suffire aux travailleurs qui attendent plus que cela et qui attendent une direction politique capable de les sortir de l'ornière dans laquelle les directions traditionnelles les ont laissés.

De même ne saurait suffire l'apparition d'une organisation solide, bien structurée qui donne l'impression de parader pour elle-même. Les militants ouvriers les plus conscients prendront conscience de la nécessité de construire le parti non par des textes et des proclamations mais bien par la pratique que nous serons à même de développer.

Il nous faut faire la preuve de la nécessité d'un parti et cela en offrant des perspectives et un minimum d'orientation, en bref en apportant un minimum de réponses aux problèmes auxquels ils sont confrontés quotidiennement dans leur travail au sein des masses ouvrières.

C'est ce travail de construction du parti en **même temps** (et non avant) que celui de l'élaboration d'une orientation qui nous évitera tout repli sectaire et nous permettra de faire la preuve de la nécessité d'une organisation d'avant-garde.

La progression de notre organisation doit coïncider avec celle de la classe ouvrière et prenons garde de ne pas construire une organisation en recueillant un nombre infime de militants ouvriers déçus par les réformistes, pendant que les masses iraient de défaites en défaites. Cela serait le cas si nous incitions sans en avoir les moyens à la lutte illimitée et généralisée, de laquelle des franges importantes de la classe ouvrière sortiraient brisées.

VIII. — La classe ouvrière attend une direction politique à la hauteur des luttes de classes.

De chaque défaite, de chaque trahison, **seule une minorité** infime de travailleurs en tire les analyses. Le reste, en l'absence d'une avant-garde implantée, tombe dans l'apathie, ne prend pas réellement conscience de la trahison, en tire parfois comme conclusion que la lutte ne paie pas, et dans tous les cas ne tirera aucune leçon positive de cet échec. Seules les victoires sont éducatives !

Chaque lutte conduite avec succès ou non ne peut être éducative que si une avant-garde est à même de présenter une autre alternative ; laisser un vide conduit non pas à une prise de conscience spontanée mais bien à un repli qui est occupé très vite par l'idéologie bourgeoise et ensuite, petit à petit, du chemin est regagné par un patient travail des stalinien.

En ce sens et dans leur logique les stalinien n'ont pas tout à fait tort d'accuser l'extrême gauche de faire le jeu de la bourgeoisie ; toute absence de perspective fait le jeu du pouvoir.

La politique a horreur du vide !

Ce n'est pas en jouant au roquet hargneux et en répétant sans cesse qu'il y a trahison que l'on éduquera les travailleurs. Ce sont des solutions concrètes, et non de perpétuelles et exaspérantes leçons, que la classe ouvrière attend.

C'est bien l'absence d'une avant-garde réelle et non auto-proclamée, c'est à dire l'absence d'une avant-garde capable de faire des propositions concrètes et **qu'elle soit à même de tâches** qui se fait cruellement ressentir actuellement.

IX. — Nos tâches.

Nous devons choisir nos propres angles d'attaque, prendre des **initiatives** et non plus nous mouler sur le visage que le PCF donne au débat politique.

Que l'on nous comprenne bien, il ne s'agit pas pour nous d'expliquer qu'il faille abandonner toute propagande sur le socialisme, mais bien plus d'y répondre à partir des préoccupations des masses, de polémique avec le PCF non sur le terrain qu'il a choisi, qui n'est nullement le nôtre et qui est celui des illusions réformistes et bourgeoises, mais bien sur le terrain de classe que sont les luttes et la mobilisation des travailleurs.

Ce n'est certes pas une mince tâche que de contrer avec nos faibles forces la propagande déversée par cette puissante machine que les stalinien détiennent.

Mais halte à tout opportunisme droitier et électoraliste, celui-ci a toujours au cours de l'histoire du mouvement ouvrier français été fatal. Il a tué dans l'œuf tout espoir de développement d'un véritable parti révolutionnaire en France.

Toutes ces expériences ont coûté trop cher pour ne pas en tirer tous les enseignements qui s'imposent. Elles font plus que masquer les véritables questions, elles aggravent considérablement le rapport de force entre les classes, au détriment du prolétariat.

C'est seulement en menant une politique dirigée en direction du mouvement de masse, de la classe ouvrière que nous pourrions progresser. Que cela entraîne en premier lieu un puissant travail syndical cela ne fait pas de doute et est inévitable ; il ne s'agit pas de nous en détourner avec dégoût ou mépris, ce n'est qu'à ce prix que nous élaborerons une orientation ayant une réelle nature de classe, ce n'est qu'à ce prix que nous implanterons solidement l'organisation dans la classe ouvrière.

En ce qui concerne ce travail, la compréhension dans l'organisation n'en est qu'à ses débuts, aucun mot d'ordre ne présente et ne revêt une influence magique et de classe, aucun corps de mots d'ordre non plus. C'est bien plus toute **une pratique de masse** qu'il nous faut élaborer et mettre sur pied.

Aujourd'hui, s'il est certain que le rapport de force se présente en faveur de la bourgeoisie du fait de l'impuissance des directions du mouvement ouvrier à diriger la lutte, la situation économique et la crise du système capitaliste sont telles que rester sur la défensive n'est plus guère possible pour les travailleurs.

Il ne reste qu'une solution : passer à l'offensive, oui, mais pas n'importe quelle offensive ; cela ne veut pas dire appeler sur des mots d'ordre dépassant ce pourquoi la classe ouvrière est prête à entrer en lutte, ni à plus forte raison de faire du socialisme une revendication. Cela ne serait qu'une tuite en avant fatale aux travailleurs.

L'absence de direction a rendu une partie importante des masses méfiantes vis-à-vis des directions traditionnelles, vis-à-vis des syndicats, mais cette méfiance n'exprime pas comme le pensent certains une élévation du niveau de conscience et, en l'absence d'une alternative, cela se traduit bien plus par le contraire.

Il est nécessaire de redonner aux travailleurs confiance en leur

force, en leurs actions et pour cela nous devons leur fixer des objectifs qu'ils soient à même de tenir et non pas avancer des objectifs tels que celui de la généralisation des luttes à tout moment et dans n'importe quelle circonstance, cela ne peut que conduire les travailleurs à de graves défaites et relève de l'ultra-gauchisme.

Pour cela nous devons fixer des objectifs que nous soyons à même de tenir, de populariser et qui permettent aux travailleurs d'acquérir confiance en leur force, de développer leur unité et leur auto-organisation.

Nos forces sont certes limitées mais ce n'est pas en nous donnant extérieurement des allures de petit parti que nous progresserons ; cela ne fera tout au plus que masquer provisoirement et pour peu de temps nos faiblesses, de même il serait toujours possible de faire un gros coup « publicitaire » pour regonfler le moral des militants, mais ce bluff ne provoquerait qu'un plus dur réveil et ne serait qu'une perte de temps très grave. Or « l'histoire nous mord la nuque »

Assez de tapage stérile, assez de triomphalisme, il ne peut nous faire déboucher que sur une catastrophe.

X. — Notre faible implantation et sa nature ne sauraient être un alibi pour nous détourner ou nous faire contourner nos responsabilités actuelles.

Il nous faut prendre la situation telle qu'elle est et cela malgré nos faiblesses. S'engager dans ces multiples débats métaphysiques sur notre faiblesse pour savoir s'il faut être implanté pour élaborer un programme digne de ce nom ou bien l'inverse élaborer un programme pour s'implanter, ne nous conduit qu'à tourner en rond et relève d'un mode de raisonnement situé aux antipodes du marxisme.

Nous sommes faibles et bien oui ! Et alors ? Une telle constatation ne peut modifier que notre tactique et non notre stratégie.

Les directions traditionnelles ont trahi, l'extrême gauche n'a pas été à même d'offrir une alternative et bien là aussi oui.

Mais il n'y a pas d'autre solution, la Ligue est peu implantée mais elle est la seule à avoir le potentiel nécessaire pour débloquer à moyen terme la crise de la direction du mouvement ouvrier.

Il n'y a pas, il n'y aura pas de miracle et c'est bien en centralisant au maximum nos innombrables expériences, c'est en développant notre action avec un maximum d'ampleur, avec toutes nos forces, c'est en adoptant une attitude homogène partout où nous intervenons, c'est en saisissant courageusement le problème à bras le corps et non en nous lamentant que nous avancerons.

C'est un travail persévérant, long, difficile et opiniâtre mais il n'y a pas d'autre voie et il est impossible d'éluder ces difficultés.

Il nous faut dire non à toute flambée brève de romantisme révolutionnaire. Cette lutte, et bien camarades même si une activité menée tous azimuts vous épuise et si pour ces raisons vous espérez en finir au plus vite et bien il faut reconnaître que nous n'avons pas encore affronté les vrais difficultés, qui seront autrement plus longues et dures.

Il n'y a pas d'autre solution et surtout pas de raccourci, toute autre voie vous fera certes brasser de l'air mais pour peu de choses.

Il faut le reconnaître, si le but est enthousiasmant, cette activité quotidienne qui nous attend ne le sera souvent pas et sera épuisante, mais nous ne pouvons en faire l'économie.

Il est vrai que continuer dans la ligne actuelle nous permettrait de recruter mais quel impact aurons-nous au niveau des masses et surtout quel type de militants formerons-nous ? On peut marquer artificiellement quelques points mais l'histoire balayera cela comme elle a balayé d'autres opportunistes plus puissants, même s'ils auront duré plus de cinquante ans.

L'opportunisme peut temporairement s'imposer mais jamais définitivement, il peut freiner un mouvement mais jamais l'arrêter.

Ces problèmes qui se posent à nous ont rarement été posés de façon aussi aigue, nous n'y répondrons pas en élaborant un

manifeste ni un mini-programme, coloré en rouge mais inutilisable dans la pratique pour mobiliser les travailleurs.

Celui-ci ne serait qu'un appât pour éblouir et a ceci de puéril que l'on s'imagine, au moyen de ce procédé simple, facile et prétendument révolutionnaire résoudre les difficiles problèmes que nous posent une absence d'orientation, une absence de perspectives que l'avant-garde se doit d'offrir à la classe ouvrière dès maintenant.

Il est évidemment très difficile de s'attaquer de front à la propagande des stalinien en se situant sur un autre terrain que le leur mais ce serait commettre une erreur que de s'imaginer répondre à la situation actuelle par un texte programme.

Prenons garde que sous couvert d'adaptation tactique à la situation politique ce ne soit en fait une remise en cause de notre stratégie que nous effectuons, l'opportunisme n'a rien à voir avec la tactique.

Cela ne serait en fait que se dérober et tourner le dos à nos tâches dont l'ampleur ne saurait être un alibi, ce serait prendre peur devant les difficultés de la lutte contre les influences bourgeoises dans le mouvement ouvrier alors que la lutte à mener dans les années à venir suscitera des difficultés dans des proportions plus grandes.

La politique suivie actuellement, de la gauche à l'extrême gauche, ne peut mener le prolétariat qu'à de terribles défaites. Il est vrai que là encore il sera possible aux révolutionnaires d'en rejeter la responsabilité sur les stalinien. Heureux mouvements minoritaires qui peuvent toujours rejeter la faute sur de plus puissants.

Mais camarades quelle sera notre part de responsabilité dans tout cela, qu'aurons-nous fait pour au moins limiter les dégâts ? Quel intérêt aurions-nous à parler dans le désert sinon une bien piètre satisfaction intellectuelle.

XI. — Il nous faut aborder de face le problème : l'élaboration d'une stratégie de transition et l'implantation dans les masses de notre organisation.

Le manifeste ? Une telle initiative permettra peut-être de regrouper une avant-garde étudiante et de faibles franges de la jeunesse ouvrière, elle ne permettra jamais de regrouper de larges franges de l'avant-garde ouvrière, ni à plus forte raison de faire progresser les masses.

Et même si cela était possible, est-ce suffisant ?

« L'avant-garde prolétarienne est conquise idéologiquement. C'est le principal. Autrement faire un premier pas vers la victoire serait impossible. Mais de là à la victoire, il y a encore assez loin. On ne peut vaincre avec l'avant-garde seule. Jeter l'avant-garde seule dans la bataille décisive, tant que la classe toute entière, tant que les grandes masses n'ont pas pris soit une attitude d'appui direct à l'avant-garde, soit tout au moins de neutralité bienveillante, qui les rende complètement incapable de soutenir son adversaire, ce serait non seulement une sottise, mais un crime. Or, pour que vraiment la classe toute entière, pour que vraiment les grandes masses de travailleurs et d'opprimés du capital en arrivent à prendre une telle position, la propagande seule, l'agitation seule ne suffisent pas. Pour cela il faut la propre expérience politique des masses. Telle est la loi fondamentale de toutes les grandes révolutions, loi confirmée maintenant avec une force et un relief frappants... » Lénine.

Or contrairement à un point de vue souvent développé il ne suffit pas de piocher dans l'histoire, le plus important du travail est à faire et reste à élaborer.

Actuellement nous pouvons reprendre à notre compte les critiques faites par Rosmer en 1921, quand celui-ci reconnaissait que le syndicalisme français était dépassé sur de nombreux points et que son apport théorique était nul sur d'autres : contrôle ouvrier, conseils ouvriers, lutte contre la crise économique mondiale, défense contre le chômage... ce qui ramenait à considérer que celui-ci vivait sur le passé, sur le souvenir de l'avant-guerre.

Il en est de même aujourd'hui, les luttes qui se sont développées ces dernières années en France et en Italie sont riches d'enseignements que de trop rares militants ont essayé de

tirer. Et pourtant si les maoïstes ont repris sans en comprendre le sens profond quelques éléments de ces luttes, les trotskystes eux n'en ont rien tiré. Si nous ne voulons pas devenir une secte, il est temps d'en tenir compte.

« Le doctrinarisme de droite s'entête à n'admettre que les formes anciennes. Il a fait complètement faillite n'ayant pas reconnu le nouveau contenu. Le doctrinarisme de gauche s'obstine dans la négation absolue d'anciennes formes déterminées, sans voir que le nouveau contenu s'ouvre un chemin à travers toutes les formes possibles et imaginables, que notre devoir de communistes est de prendre possession de toutes ces formes, d'apprendre à les compléter aussi rapidement que possible... » Lénine.

Pas plus que le problème du pouvoir ne peut être conçu comme une solution politique et parlementaire aux luttes économiques et syndicales, pas plus celui-ci ne peut être conçu comme une simple issue à une lutte généralisée et non préparée même si celle-ci est violente.

Le problème du pouvoir ne se trouvera posé qu'à la suite d'une longue et patiente action de l'avant-garde parmi la classe ouvrière que lorsque celle-ci aura atteint un degré de conscience, d'unité, d'organisation et d'alliances qui la **prépare à l'affrontement**.

Jamais encore une liaison réelle et satisfaisante n'a été élaborée entre les luttes et le problème du pouvoir, c'est ce à quoi nous devons travailler, il s'agit bien de l'élaboration d'une **stratégie de transition**. Cela veut dire qu'il nous faut élaborer à partir du degré de conscience réel des travailleurs des objectifs concrets qui les amèneront à prendre conscience de la nécessité de s'attaquer au pouvoir bourgeois.

Cela exige que les luttes s'organisent et non pas qu'elles brûlent comme un feu de paille, qu'elles sapent les bases même du système capitaliste tout en permettant à la classe ouvrière de s'organiser.

Considérer que Mai 68 était une répétition générale, ramener l'échec de ce vaste mouvement au manque d'un parti revient à réduire d'une façon singulièrement schématique les raisons profondes de l'échec du mouvement.

Même si, pour de nombreux camarades, utiliser de telles formules ne dénote pas une telle schématisation il n'en reste tout de même pas moins vrai que celles-ci ont l'énorme inconvénient de masquer l'essentiel et de ne pas poser clairement les problèmes.

Comme nous l'avons dit précédemment, la direction révolutionnaire ne se construit que dans et en même temps que progresse le niveau de conscience des masses. Ce qui veut dire que les éléments nécessaires à un affrontement décisif entre les classes se construisent lentement et ce n'est qu'une fois que les principaux d'entre eux sont réunis que se pose effectivement le problème du pouvoir à savoir :

- la prise en charge de leurs problèmes par les travailleurs eux-mêmes.
- le développement des organisations de lutte et de masse de la classe.
- le développement de l'Unité Ouvrière.

Mais comme il ne saurait exister d'avant-garde réelle située hors des masses, il ne saurait exister une volonté révolutionnaire des masses, un développement du niveau de conscience de classe, sans la présence en leur sein d'une avant-garde organisée.

Le développement des luttes, le problème du pouvoir ne peuvent effectivement se développer et se poser simplement par un écroulement du stalinisme mais bien par l'apparition d'une direction de rechange.

Celle-ci doit se construire, elle n'apparaîtra pas spontanément par une simple crise du stalinisme.

Cela veut dire que, par des années de luttes, c'est toute une génération qu'il nous faut éduquer dans une nouvelle pratique, nouvelle génération qui doit surgir et prendre la place des cadres ouvriers qui ont été éduqués par une trop longue pratique stalinienne.

Nous ne devons pas nous attendre à un recrutement important de ces « vieux » cadres de la classe, seule une infime partie

d'entre eux peut rejoindre nos rangs. On ne repart que difficilement de zéro et peu pourront le faire.

C'est ce patient travail qu'il nous faut mener, et dans cet objectif aucune action ne peut être considérée comme secondaire pourvu qu'elle permette de progresser dans la direction que nous avons indiquée. Cela ne se fera pas par une simple escalade gauchiste dans les mots d'ordre, dans la longueur des conflits, cela ne se fera pas non plus par des actions violentes et brèves qui resteraient sans lendemain et à partir desquelles il serait très difficile de repartir.

C'est toute une plate-forme de revendications et de luttes adaptée au niveau de combativité des travailleurs qu'il nous faut construire. Il s'agit en premier lieu de redonner confiance aux travailleurs, et pour cela leur fixer des objectifs qu'ils puissent définir et contrôler eux-mêmes au niveau de leurs ateliers, des usines. Mais cela exige pour éviter de tomber dans une parcellisation des luttes et éviter tout développement des tendances corporatistes que nous soyons à même de relier de telles luttes à une stratégie et une visée plus générale.

Si chacune de ces actions doit être replacée dans une stratégie permettant d'offrir des objectifs toujours plus avancés, il est aussi nécessaire de construire les instruments organisationnels indispensables pour, d'une part éviter ou stabiliser tout reflux, et d'autre part fixer de manière consciente ce que les travailleurs exprimeront confusément au cours de leurs luttes, sur le mode du refus et dont certains éléments pourraient être, sans cela, utilisés et intégrés par la bourgeoisie pour maintenir son pouvoir.

La fonction première de l'avant-garde dans le mouvement des masses étant bien d'assurer une continuité à ces luttes, de stabiliser au maximum le rapport de force en période de reflux, de donner un second souffle aux luttes des travailleurs. C'est bien en fonction du développement du **niveau de conscience, de l'unité, du degré d'auto-organisation des masses**, que nous devons orienter notre action. Celle-ci commence d'abord au sein des usines et ce n'est **que si** ces objectifs sont réalisés que se pose dans la pratique le problème du pouvoir ; s'il est vrai que ces conditions ne sont pas suffisantes elles sont tout de même nécessaires.

Aucune stratégie qui n'en tiendrait pas compte ne pourra acquérir un caractère transitoire.

Ces actions nous les mènerons au niveau des usines, des ateliers. Il nous faudra les populariser, leur donner force matérielle et éduquer dans cette ligne toute une avant-garde ouvrière au sein des organisations de masse.

Cela entraîne une action politique intense, sur ces objectifs, au sein des syndicats et par nos bulletins d'entreprise.

Pour ne pas allonger ce texte et aussi parce que cela ne peut-être mené **collectivement**, à partir des expériences menées par toute l'organisation, nous nous sommes abstenus volontairement d'entrer dans plus de détails et nous nous sommes bornés à définir les grandes lignes du travail à engager.

Malgré cela nous entendons déjà et d'ici les accusations de « stratégie syndicaliste »... Il n'est guère difficile de les prévoir, elles ne sont pas nouvelles, aussi bien au sein de l'organisation que dans l'histoire du mouvement ouvrier. Mais ce que nous retenons, c'est bien que de telles accusations n'ont guère abouti qu'à baillonner tout développement d'élaboration d'une stratégie transitoire et n'ont débouché que sur un opportunisme de droite, sur une attitude électoraliste.

« Syndicalistes » ainsi que les camarades Rosmer et Monatte et tant d'autres qui, en 1924, voulaient simplement lutter contre le développement de l'électoralisme et aussi menaient un difficile combat pour faire comprendre la nature exacte du travail de masse, du travail syndical et de son importance à un parti dirigé dans sa majorité par les pires opportunistes de droite.

Il est d'ailleurs savoureux de constater que ce sont ces individus qui accusaient Rosmer et Monatte d'être « droitiers »

Prenons garde, seule une organisation solidement implantée dans les masses est à même de résister aux sirènes électoralistes. L'utilisation du « Manifeste » par nos militants peut très bien nous y faire tomber et il est à craindre que de nombreux camarades ne le brandissent de façon guère différente que celle des militants du PCF avec le « petit livre orange ».

Ce n'est que par le développement de notre action syndicale, la formation d'une génération de militants dans une nouvelle pratique que nous pourrions susciter l'initiative des travailleurs, nous insérer dans la dynamique de la prise du pouvoir, les actions des masses et offrir en fonction de la radicalisation, de la situation économique, une alternative concrète à la classe ouvrière.

Ce texte n'avait nullement pour objet d'être plus précis, d'autres suivront sur cela. Sa fonction : lancer le véritable débat sur nos tâches et quelle organisation nous construisons.

Certains trop longtemps habitués à un fonctionnement individualiste de l'organisation resteront sur leur faim. Mais il est nécessaire de comprendre qu'il n'y a pas de recette toute faite, que l'élaboration d'une stratégie transitoire ne peut et ne se fera que **collectivement** et par l'ensemble de l'organisation.

C'est ce débat qu'il est temps d'engager, non pas dans l'intérêt de notre seule organisation mais bien dans l'intérêt de la classe ouvrière. Nos responsabilités sont immenses, un débat doit s'engager, nous ne pouvons nous y soustraire.

D'autres reprocheront à ce texte de poser les problèmes sous un angle « syndicaliste » mais la question des syndicats n'est-elle pas au centre d'une stratégie transitoire?

« La question des syndicats est l'une des plus importantes qui soit pour le mouvement ouvrier, et, par voie de conséquence pour l'opposition. Sans une position précise sur cette question, l'opposition sera incapable de gagner un jour un influence réelle sur la classe ouvrière. » L. Trotsky.

réponse de Lourson

REPONSE AU TEXTE D'ANTONIN ET MEYNARD

D'UNE SITUATION POLITIQUE ANALYSEE A COUPS DE SERPETTE...

Pour Antonin et Ménard la parution du **Manifeste** est le symbole d'une orientation opportuniste et électoraliste. Cette orientation, ils en voient les racines dans une grave erreur d'appréciation de la situation politique.

Leur raisonnement est d'une grande simplicité suivons-le : on nous dit que le problème du pouvoir est posé ; c'est faux : aujourd'hui la classe ouvrière ne parvient pas à exprimer sa combativité dans des luttes d'envergure, elle n'a pas réussi à marquer des points sur le terrain revendicatif. Le rapport de forces est favorable à la bourgeoisie. Les travailleurs ne peuvent donc être candidats au pouvoir. « **Le problème du pouvoir ne se trouvera posé qu'à la suite d'une longue et patiente action de**

l'avant-garde parmi la classe ouvrière, que lorsque celle-ci aura atteint un degré de conscience, d'unité, d'organisation, et d'alliances qui la prépare à l'affrontement ». Conclusion : le problème du pouvoir n'est pas posé. Seul celui d'un changement de gouvernement dans la cadre du système capitaliste peut l'être. Mais cela ne nous concerne pas.

Dans ces conditions à quoi bon nous interroger sur la crise de la bourgeoisie, les contradictions de la politique du PCF et le niveau de combativité de la classe ouvrière ? Comme le dit le texte d'un ton quelque peu méprisant : « **de tels débats ne peuvent tout juste servir qu'à alimenter les salons parisiens de l'extrême-gauche** ».

En fait, pour les rédacteurs, les choses sont très claires : « **Il existe un potentiel de combativité important, mais celui-ci ne s'exprimera que si une avant-garde est à même de le féconder** ». Conclusion : tournons le dos aux élections et aux manifestes, et... fécondons ! C'est la seule voie. Tout le reste n'est que dérivatif !

A LA QUETE MYSTIQUE D'UNE... STRATEGIE DE SECOURS

A la question : comment la Ligue pourra-t-elle féconder la combativité ouvrière ? Les co-auteurs du texte répondent par une double tâche :

— **s'implanter** grâce à une « politique dirigée en direction du mouvement de masse, de la classe ouvrière »

— **élaborer** une « pratique de masse » et une « stratégie de transition ».

Que faut-il entendre par là ? Il est difficile de le savoir précisément car — nous dit-on — cette élaboration doit être la tâche de toute l'organisation. On sait seulement qu'il faut regarder du côté de l'expérience italienne dont seuls les maoïstes ont tiré des enseignements.

Voilà pour l'essentiel...

Ce type de développement aujourd'hui est tout à fait significatif, et il mérite qu'on s'y attache point par point.

QUELLE SITUATION POLITIQUE ?

Au début de leur texte Antonin et Ménard nous expliquent longuement qu'en somme la situation n'est pas révolutionnaire et que la classe ouvrière n'est pas en état de faire de la prise du pouvoir sa tâche immédiate.

C'est sans aucun doute exact. Nous l'avons d'ailleurs affirmé à plusieurs reprises. Mais observer la situation politique avec un pareil télescope nous arme assez peu pour y faire face. Si l'on veut critiquer efficacement cette orientation il faut partir **précisément** de la situation concrète à laquelle elle s'efforce de répondre.

Sans grands développements, signalons-en quelques traits essentiels :

— crise du régime pompidolien souillé par une avalanche de scandales, avec des tentatives de remaniements politiques qui s'esquissent au sein même de la majorité.

— une offensive des réformistes et en premier lieu du PCF qui s'efforce d'occuper tous les terrains et d'apparaître comme la seule « alternative crédible » Offensive freinée par les contradictions qui opposent les 2 partenaires.

— tout ceci détermine à la fois une sorte de « normalisation » de la vie politique (retour au visage d'avant 68) avec un regain des idées réformistes. Mais en même temps une plus grande sensibilité, un plus grand intérêt pour la **politique**, notamment dans la classe ouvrière.

— les luttes sociales ne sont pas pour l'instant stimulées par la perspective d'Union de la Gauche, bien au contraire. La combativité entamée dans une partie du secteur public, se manifeste ailleurs dans des mouvements épars, isolés, avec des formes de lutte souvent très dures.

C'est à **cette situation** particulière qu'il faut apporter une réponse. Les militants révolutionnaires ne peuvent se barder d'indifférence face aux différentes solutions politiques qui s'esquissent et puisque la classe ouvrière n'est pas mûre pour l'insurrection armée, tout ça ne me concerne pas : je m'implante et **élabore**... L'extrême-gauche a déjà pris position de diverses

façons :

— les maoïstes restent fidèles au slogan « élections-trahison » et cherchent l'affrontement dans des luttes minoritaires pour débloquer la situation.

— L'AJ'S s'applique à mettre le train du PCF et ses alliés le plus vite possible sur les rails du pouvoir en espérant une petite place pour les CUO dans le fourgon à bagages.

— LO se montre à la hauteur de sa réputation en réduisant la lutte politique contre le PCF aux revendications immédiates : promettez-nous que vous nous donnerez vraiment les 40 heures quand vous serez au pouvoir, et nous nous engageons — 1 an à l'avance — à faire voter pour vous ! Si vous ne promettez pas, alors nous serons au grand regret de présenter des candidats pour exprimer le mécontentement et les revendications des travailleurs...

Pour la Ligue la parution du Manifeste ne signifie pas que le seul terrain de lutte sera celui des élections et de la « bataille d'idées » (socialisme contre démocratie avancée). Il ne vise pas à transformer ses militants en représentants de commerce (qui n'a pas son petit livre rouge ?)

Son but est de montrer qu'il existe une alternative cohérente à la ligne réformiste du PCF, d'opposer deux conceptions du socialisme, deux stratégies pour y parvenir, deux tactiques dans les luttes aujourd'hui. Ce n'est pas un simple instrument de propagande, car il donne un **cadre général** pour notre intervention dans l'ensemble des secteurs.

Loin de nous faire désertir le terrain des luttes ouvrières, il s'efforce d'expliquer comment — partout où nous le pourrons — nous œuvrerons à leur succès par quels mots d'ordre, quelles méthodes d'action, quelles formes d'organisation, etc... De la grève du métro à celle de penaroya du militant maoïste tué chez Renault à la bataille contre la CFT, il s'applique à montrer comment et pourquoi deux stratégies s'opposent, comment et pourquoi les révolutionnaires sont les défenseurs les plus conséquents des intérêts des travailleurs.

Mais **il ne se borne pas à cela** et trace le cadre d'intervention aussi bien pour les luttes de la jeunesse scolarisée, que pour la bataille contre l'Etat fort pour les libertés démocratiques, etc...

C'est donc un choix conscient et mûrement réfléchi de répondre à la situation politique **en prenant l'offensive à ce niveau**, parce que nous pensons que c'est la façon la plus efficace et la plus éducative de la faire y compris et au premier chef vis-à-vis des militants ouvriers qui se tournent vers nous.

Ce que proposent au contraire les rédacteurs du texte, **c'est un repli sur l'activité syndicale** dans la perspective d'un « **travail persévérant, long, difficile et opiniâtre** ». Or un tel repli, non seulement ferait passer l'organisation complètement sous la table dans la période, mais de plus **il contribuerait à désarmer totalement nos propres camarades et sympathisants ouvriers**.

Cette ligne se traduit d'ailleurs par une restriction manifeste des champs d'activité de l'organisation politique :

* **La propagande socialiste ?** On n'est pas vraiment contre, mais il ne faut pas en faire trop, et de plus il faut la faire « **en fonction du niveau de conscience de la classe** » Or la classe n'est pas réceptive aux idées de prise du pouvoir par la violence et l'armement du prolétariat : il ne faut donc pas développer ces idées... (Mais alors qui sont les opportunistes ?)

* **L'apparition publique ?** Foin de l'auto-satisfaction d'une « **organisation solide, bien structurée, qui donne l'impression de parader pour elle-même** »

* **La lutte politique sous toutes ses formes ?** ...absente.

L'impact dans les usines des activités sur le Viet-Nam ou sur l'armée ; la sensibilisation à l'affaire des impôts de Chaban, du SDECE, de la censure à la télé, etc...

Point de trace de tout cela. Il ne s'agit pas d'un simple oubli : on nous explique en effet par ailleurs que « **la classe ouvrière ne progresse que dans et par l'action** » (c'est à dire les luttes économiques). Cette ligne s'accompagne de développements parfaits et ultra-gauches sur la question des élections qualifiées de « terrain bourgeois »

Au lieu de voir dans la question électorale une question essentiellement **tactique**, on développe des arguments qui conduisent à une position de **principe**. Tout se passe comme si il

existait deux « terrains » : un terrain ouvrier (Les luttes) élément naturel des organisations prolétariennes, un terrain bourgeois (les élections) où il est criminel de s'aventurer. La bourgeoisie et le PCF ont entraîné le prolétariat sur le terrain bourgeois ; la tâche des révolutionnaires est de le ramener par le fond de la culotte sur le terrain ouvrier... (Manifestement les auteurs du texte n'ont d'ailleurs pas les idées très claires sur la question, puisqu'ils expliquent que seule une organisation implantée peut résister aux sirènes électoralistes ; alors que l'expérience montre que les pressions électoralistes s'exercent d'autant plus fort sur une organisation qu'elle a une surface sociale plus étendue.)

LE PCF MIS ENTRE PARENTHÈSES.

Pour quiconque veut parler sérieusement de **stratégie**, la première donnée à considérer c'est l'emprise du stalinisme sur la classe ouvrière française. Tous ceux qui ont méconnu cette réalité s'y sont cassés les dents, les maoïstes les premiers.

Or dans le texte en question cette emprise est systématiquement gommée, estompée, ignorée. On y parle de l'« **impuissance des directions du mouvement ouvrier à diriger les luttes** » ; on nous explique que l'opportunisme « **peut freiner un mouvement mais jamais l'arrêter** » (Renault, SNCF, Métro... ?). On parle des opportunistes puissants que l'histoire a balayé « **même s'ils auront duré plus de 50 ans** » (sic), etc... Et le clou de l'affaire, c'est lorsqu'on explique froidement qu'en France il existe « **une classe ouvrière sans direction, c'est à dire sans stratégie** »

Evidemment les choses seraient simples, si la classe ouvrière était vierge d'influence politique, si — comme l'écrivent sans broncher les rédacteurs du texte — elle avait fait l'expérience d'une impasse et qu'elle n'attendait plus qu'une avant-garde et une stratégie.

Hélas il n'en est rien. La classe ouvrière a effectivement une direction ; et en dépit de ses trahisons répétées, celle-ci garde encore un énorme capital de confiance au sein du mouvement ouvrier. Son appareil n'est pas un corps étranger à la classe, une sorte de « rouleau compresseur » tout juste capable de transformer des prolétaires en électeurs. Il puise au contraire ses racines au cœur des masses ouvrières. C'est précisément ce qui lui permet non seulement de canaliser, de fragmenter les luttes, mais même de les briser consciemment quand la stratégie du PCF le demande.

Certes aujourd'hui la direction stalinienne est dans l'impasse au niveau des luttes ; les travailleurs ne s'enthousiasment pas pour les défilés démocratiques et les journées d'inaction, et dans leurs rangs règnent souvent attentisme et morosité, il existe une frange radicalisée de la classe ouvrière qui critique l'orientation réformiste et cherche des solutions du côté des militants révolutionnaires. Mais ces données importantes pour ajuster notre intervention ne remettent pas en cause la donnée fondamentale : l'hégémonie stalinienne sur le mouvement ouvrier français.

— Voilà encore la fameuse tarte à la crème du stalinisme, s'écrieront aussitôt en cœur Antonin et Ménard, c'est un alibi trop commode pour masquer ses propres carences (« **Heureux mouvements minoritaires qui peuvent toujours rejeter la faute sur de plus puissants** »). En 68 déjà on nous a expliqué que le mouvement n'avait pas débouché par la faute du PCF et l'absence de parti révolutionnaire. C'est trop facile. En fait la faute est aussi aux mouvements révolutionnaires qui n'ont pas su apporter de « **perspectives crédibles au niveau des masses** » ni en Mai 68, ni depuis. Le vrai problème est donc celui des perspectives et le tandem de rédacteurs d'ajouter méchamment : « **En ce sens, et dans leur logique les stalinien n'ont pas tout à fait tort d'accuser l'extrême gauche de faire le jeu de la bourgeoisie ; toute absence de perspective fait le jeu du pouvoir. La politique a horreur du vide !** »

— Oui camarades, nous avons la faiblesse de croire que l'hégémonie stalinienne n'est pas un alibi inventé par des trotskystes sans perspectives, mais une **donnée objective**. Nous n'en tirons pas argument pour jouer les roquets impuissants

comme les lambertistes. Mais nous sommes convaincus que cela constitue la pierre d'achoppement de toute stratégie révolutionnaire. Nous sommes convaincus que ceux qui parlent de stratégie en ignorant le stalinisme jonglent en fait avec les mots sans nous donner les moyens d'avancer d'un millimètre.

Les perspectives qu'une organisation révolutionnaire peut élaborer ne sont pas une simple collection d'idées justes et de mots d'ordre efficaces qui existeraient hors du temps. Il est parfaitement inutile de faire de la politique-fiction en réécrivant l'Histoire de France comme si le nez de Marchais avait été plus long. A moins d'être un idéaliste incurable, il est vain de parler de stratégie indépendamment des conditions concrètes de sa réalisation.

Toute élaboration stratégique sérieuse doit prendre appui sur 2 données essentielles qui conditionnent son application :

- l'emprise des forces réformistes sur la classe ouvrière et les autres couches sociales
- les capacités de l'organisation elle-même qui est l'instrument conscient de cette ligne.

Toute discussion un peu précise sur les alliances à nouer, ou les réponses politiques à apporter face à une crise gouvernementale doit tenir compte de ces 2 facteurs. C'est le nœud du débat sur la « formule de gouvernement » (cf. Texte de Pedro) et sur le « front unique » (cf. rapport de Jebracq au stage des DV-DS)

Antonin-Ménard critiquent l'intervention de la Ligue dans les luttes au nom d'une stratégie qui serait à élaborer indépendamment du poids du PCF. Mais, camarades, discutons donc concrètement. Si vous ne voulez pas qu'on vous taxe à juste titre de démagogie, il faut commencer à répondre précisément aux questions que vous posez vous-mêmes :

- A Velosolex (Macon), nos camarades CGT ont dirigé une grève organisée de façon exemplaire. L'UD-CGT a dénoncé le mouvement et organisé un sabotage méthodique absolument crapuleux. La grève s'est arrêtée sans succès. Les stalinien ont alors expliqué que c'était parce qu'elle était dirigée par des gauchistes incapables de la faire aboutir. Reprenez-vous cette explication à votre compte ? Direz-vous que l'échec était dû à une simple absence de perspectives ? Soit, mais alors il faut répondre à la question précise : **que fallait-il faire ? quels mots d'ordre avancer ? quelles formes de lutte ?**

- Au printemps 71 les grèves de Renault et de la SNCF ont vu entrer dans la lutte de gros bataillons du mouvement ouvrier. Elles ont donné lieu à des débuts de débordements significatifs ; la reprise du travail s'est faite dans l'amertume. Et pourtant nous n'avons pas pu permettre à cette combativité de déboucher. Nos mots d'ordre, nos propositions ont eu un grand écho, mais ne sont pas entrés en pratique. Carence stratégique ? Soit. Mais alors, camarades, il faut donner ne serait-ce qu'un début d'embryon d'élément de réponse à la question : comment s'y prendre ?

- C'est cette question que nous vous posons : Faites descendre la Stratégie majuscule des hauteurs nuageuses où vous l'avez nichée et dites-nous au moins à quoi elle ressemble.

ELABORATION STRATEGIQUE OU CHASSE AU DAHU ?

Antonin-Ménard expliquent que notre intervention est éclatée entre les objectifs immédiats et le but final : « **rarement au cours de ces dernières années la division entre programme minimum-maximum n'aura revêtu un aspect aussi caricatural et dramatique pour le mouvement ouvrier** ».

Après cette amère constatation, ils en voient une des raisons essentielles dans un retard d'élaboration, et affirment : « **jamais encore une liaison réelle et satisfaisante n'a été élaborée entre les luttes et le problème du pouvoir** ».

Et de citer Rosmer pour se défendre contre l'accusation de « **tout développement d'élaboration d'une stratégie transitoire** ».

Avant de voir de plus près les conceptions qui se profilent derrière ces pressants appels à l'élaboration stratégique, essayons

de rappeler un certain nombre de choses qu'on pouvait considérer jusqu'ici comme acquises :

Les réformistes classiques avaient en fait non pas 1 mais 2 programmes :

- un programme minimum, somme de revendications immédiates, objets des luttes quotidiennes dans le cadre du système capitaliste.

- un programme maximum montrant dans toute sa splendeur le but final limité aux perspectives électorales. C'est de ce programme qu'on parlait dans les meetings et les banquets socialistes.

Entre les deux...rien !

Les marxistes révolutionnaires se sont appliqués à définir des revendications transitoires pour mettre fin à cette dualité. Revendications incompatibles avec le fonctionnement harmonieux du système capitaliste, elles furent conçues comme un instrument d'éducation et d'auto-organisation des masses prolétariennes.

Mais ces revendications qui figurent dans le programme de transition ne se monnaient pas indifféremment selon la période :

- dans une période pré-révolutionnaire, marquée par une intense crise sociale, elles peuvent être mises en avant comme tâche pratique. Leur réalisation généralisée se traduit par une dualité de pouvoir qui se résout soit en faveur du prolétariat, soit en faveur de la bourgeoisie.

- dans une période « normale » la tâche des militants révolutionnaires est de monnayer ces mots d'ordre de façon essentiellement propagandiste : expliquer inlassablement quel socialisme nous voulons, par quels moyens y parvenir, la place du contrôle ouvrier dans cette stratégie de façon à éduquer une avant-garde ouvrière restreinte. Dans certaines occasions populariser telle ou telle revendication transitoire par une agitation claire et vigoureuse (ex. Wendel-Sidelor : expropriation). Tirer les leçons de quelques expériences isolées qui peuvent se produire, etc... C'est d'ailleurs dans cette voie que nous avons commencé à creuser (cf. Bl ouvrier No3 sur l'Emploi)

Est-ce à dire qu'il n'existe pas de différence sur la façon de mener les luttes entre réformistes et révolutionnaires en dehors des périodes de crise ? Que les révolutionnaires peuvent intervenir dans les luttes immédiates sans le moindre lien avec le but final qu'ils poursuivent ?

Bien au contraire, le **Manifeste** s'applique à montrer comment la ligne des militants ouvriers révolutionnaires dans les luttes de classes est parfaitement cohérente avec leur stratégie (cf. p. 88-98), de même que la « **tactique de lutte** » des stalinien est la conséquence logique de leur ligne de démocratie avancée.

Mais ce serait commettre une fameuse bévue que d'engager aujourd'hui la bataille sur des revendications transitoires présentées comme des objectifs de lutte immédiats non seulement en raison du rapport de forces avec la bourgeoisie et de nos capacités limitées, mais aussi à **cause des risques inévitables de dénaturation et de perversion dans la période**.

Plusieurs remarques encore pour terminer sur ce point :

* si la propagande et l'agitation sur le contrôle ouvrier et les revendications transitoires sont un irremplaçable instrument d'éducation politique, leur réalisation pratique dans une phase précédant immédiatement la prise du pouvoir ne constitue nullement un processus inéluctable (cf. Texte de L. Trotsky lui-même à ce sujet).

* il est particulièrement dangereux de réduire la stratégie révolutionnaire à un corps de revendications ouvrières à caractère transitoire. La lutte pour le pouvoir met en jeu d'autres couches sociales, et peut être précédée de luttes de masse sur d'autres terrains que celui des strictes luttes ouvrières (ex : lutte contre la guerre, lutte contre la répression, etc...)

* insistons à nouveau pour finir sur l'importance de distinguer les **périodes** dans lesquelles on met en avant ce type de revendications.

Ceci étant dit quelle est la fameuse « **stratégie de transition** » qu'Antonin et Ménard nous proposent d'élaborer ? L'étiquette est identique, mais s'agit-il de la même marchandise ?

Écoutons plutôt : « **Il s'agit bien de l'élaboration d'une stratégie de transition. Cela veut dire qu'il nous faut élaborer à**

partir du degré de conscience réel des travailleurs, des objectifs concrets qui les amèneront à prendre conscience de la nécessité de s'attaquer au pouvoir bourgeois. »

Jusqu'ici il était d'usage d'expliquer dans nos rangs qu'il existait des cycles de mobilisation, des périodes de flux et de reflux et de crise révolutionnaire et que nous devions monnayer différemment les mots d'ordre de transition selon la situation existante. Ces objectifs concrets doivent être d'ailleurs immédiatement réalisables afin que les révolutionnaires puissent faire leurs preuves aux yeux des travailleurs, qu'ils puissent apparaître comme une « avant-garde capable de faire des propositions concrètes et qu'elle soit à même de tenir ».

Or, après avoir longuement expliqué que le rapport de forces était favorable à la bourgeoisie et que le problème du pouvoir n'était pas posé, Antonin-Ménard proposent de trouver des « objectifs concrets » qui amènent les travailleurs au travers de leur expérience de lutte dans l'usine « à la conscience de la nécessité de s'attaquer au pouvoir bourgeois »

Il s'agit là d'un projet nouveau : il consiste en effet à tracer un pont entre d'une part les revendications ouvrières, et d'autre part le pouvoir politique, indépendamment de toute considération sur la période, en établissant une solution de continuité de l'un à l'autre.

On ne pourra pas reprocher aux signataires du texte de s'embarasser d'une orthodoxie désuète !

Seulement la conception de la stratégie révolutionnaire, telle qu'elle apparaît ici, ressemble fort à la mécanique d'un escalier roulant : l'essentiel est de bien poser le pied sur la première marche, pour le reste il suffit de se laisser guider ; c'est ainsi qu'on monte graduellement jusqu'à l'étage de la prise du pouvoir :

« La classe ouvrière ne progresse que dans et par l'action et ce n'est qu'au cours de celle-ci qu'elle prend conscience du pouvoir des patrons et après de nombreuses luttes terminées par des victoires et des défaites, elle prend alors conscience de sa force, de la nécessité de la prise du pouvoir et de la destruction de l'Etat bourgeois »

Les hauts et les bas de la lutte des classes sont si estompés que le flux et le reflux deviennent des phénomènes largement subjectifs (une affaire de bonne volonté et de savoir faire en somme) :

« Si chacune de ces actions doit être replacée dans une stratégie permettant d'offrir des objectifs toujours plus avancés, il est aussi nécessaire de construire les instruments organisationnels indispensables pour d'une part éviter ou stabiliser tout reflux (sic) et d'autre part fixer de manière consciente ce que les travailleurs auront exprimé confusément au cours de leurs luttes, sur le mode du refus, et dont certains éléments pourraient être sans cela (sic) utilisés et intégrés par la bourgeoisie pour maintenir son pouvoir »

Cette conception de la « stratégie de transition » est résolument moderniste. Seulement voilà : ni Antonin, ni Ménard ne nous disent comment poser le pied sur la première marche de l'escalier roulant. Et il y a fort à craindre qu'ils ne cherchent bien longtemps avant de trouver. Quand on a escamoté en chemin à la fois le PCF, les capacités de l'organisation, et le caractère de la période, la stratégie en question se réduit à un concept tellement éthéré qu'il en devient insaisissable : la recherche d'une stratégie devient alors un art aussi difficile que la chasse au dahu !

DE QUELLE ORGANISATION AVONS-NOUS BESOIN ?

La stratégie de transition modèle Antonin-Ménard c'est — nous l'avons vu — une élévation continue de la conscience des masses, partant des luttes concrètes jusqu'au problème du pouvoir.

L'organisation révolutionnaire qu'ils évoquent est le reflet fidèle de cette conception :

« La progression de notre organisation doit coïncider avec

celle de la classe ouvrière »

« La direction révolutionnaire ne se construit que dans et en même temps que progresse le niveau de conscience des masses »

En somme ils expliquent aux militants révolutionnaires : accrochez-vous à la crinière du poulain ; chemin faisant lui deviendra cheval, et vous, vous apprendrez l'équitation !

Cette conception est d'ailleurs parfaitement démentie par l'histoire : combien de partis, combien de directions révolutionnaires qui se sont forgés non dans les périodes de montée mais dans celles de reflux, d'exil, de répression et de clandestinité !..

En réalité quand on voit le peu qui est dit sur l'organisation révolutionnaire dans ce texte, on ne peut qu'être inquiet, car son rôle se réduit essentiellement à élaborer une stratégie pour les larges masses organisées dans les syndicats. La lutte politique sous toutes ses formes, l'intervention autonome de l'organisation sont laissées de côté. (sans parler des écarts de langage du genre « Le mouvement révolutionnaire n'a pas su apporter... », etc...)

POURQUOI UN TEL TEXTE AUJOURD'HUI ?

La situation politique relativement nouvelle apparue depuis la rentrée 71 met à l'épreuve d'ensemble de l'extrême-gauche, et au premier chef les militants ouvriers responsables syndicaux confrontés directement à la fois à l'offensive réformiste et au blocage des luttes, avec parfois une base combative qui exige d'eux des réponses.

Une telle situation peut engendrer un extrême désarroi et voire même du découragement. Elle est propice à la recherche des « solutions-miracles », et au repli sur l'activité syndicale. Ce texte en est manifestement l'illustration.

ELABORER : OUI, MAIS...

La préparation du congrès de juin demandera à l'organisation un gros travail d'élaboration stratégique : la question des alliances, du front unique, du contrôle ouvrier, de la formule de gouvernement seront largement débattues.

Avec le développement de notre travail ouvrier nous serons amenés à préciser considérablement nos idées en matière de formes de lutte et de mots d'ordre : emploi, cadences, organisation du travail...

Mais ces tâches d'élaboration qui nous attendent nous devons les entreprendre sans développer l'illusion idéaliste qu'elles suffisent pour nous permettre de débloquer la situation politique.

D'autre part cette recherche ne repartira pas de zéro ; elle se fera sur la base d'un acquis commun à toute l'organisation. Si l'on décide de le rayer d'un trait de plume, il faut le dire franchement et expliquer pourquoi. Si l'on parle d'élaborer il faut dire par avance dans quelle direction on s'oriente. Il n'y a pas de recherche pure en politique.

F. Lourson.